

Et. CARJAT
RÉDACTEUR EN CHEF

LE BOULEVARD

Paraît tous les Dimanches

104 DESSINS

Et 936 colonnes de texte

PAR AN

ABONNEMENTS (PARIS)

UN AN . . . 22 fr. | SIX MOIS . . . 12 fr.

Adresser tout ce qui concerne la rédaction à M. Étienne CARJAT, Directeur.

56, rue Lafayette

A. DE LAUNAY
ADMINISTRATEUR-GÉRANT

LE BOULEVARD

Paraît tous les Dimanches

104 DESSINS

Et 936 colonnes de texte

PAR AN

ABONNEMENTS (PROVINCE)

UN AN . . . 25 fr. | SIX MOIS . . . 13 fr.

Adresser tout ce qui concerne l'administration à M. A. de LAUNAY, Administrateur-Gérant.

56, rue Lafayette



LE BOULEVARD

SOMMAIRE :

AVIS. — CHRONIQUE PARISIENNE, par CHARLES BATAILLE. — LES FRUITS SECS, par JULES NORIAI. — PROPOS DE TABLE, par SYLVIOUS. — SUPERBUS, par CATHELLE MENDÈS. — SONNETS, par CHARLES BAUDELAIRE. — NOS ILLUSTRATIONS : BARBEMUCHE

LIT QUELQUES VERS, par ALBERTUS. — THIRON, par ETIENNE CARJAT. — FEUILLETON : THEATRES, par THÉODORE DE BANVILLE. — CHRONIQUE MUSICALE, par J.-J. DEDUEMONT.

ILLUSTRATIONS : BARBEMUCHE LIT QUELQUES VERS, par EMILE BÉNASSET. — Portrait-charge de M. THIRON, dans le rôle de GÉRARD du *Mur mitoyen*, par ETIENNE CARJAT.

AVIS

L'administration du **Boulevard** vient de signer un traité avec M. EMILE BÉNASSET, dont le crayon plein d'humour et de verve a su en quelques mois conquérir l'attention du public.

Outre les FANTAISIES et ACTUALITÉS du même artiste, le **Boulevard**, publiera, à partir du prochain numéro, quatre grands dessins allégoriques, symbolisant les quatre liqueurs dont use et abuse l'humanité : l'ABSINTHE, le VIN, l'EAU-DE-VIE et la BIÈRE.

Ces dessins alterneront avec les compositions de MM. EMILE DURANDEAU, DARJOU, PASTELOT, CUISINIER et VOILLEMOT.

A partir de février, le **Boulevard** publiera chaque mois un PORTRAIT en pied d'une des principales actrices de Paris. — Ces portraits, signés Et. CARJAT, seront tirés en rouge, de façon à imiter les dessins à la sanguine du dix-huitième siècle.

Le premier portrait sera celui de mademoiselle LÉONIE LEBLANC, du théâtre du Vaudeville.

CHRONIQUE PARISIENNE

Il est entendu que tous les feuilletons de la semaine mettront un crêpe à leur bavardage, pour vous narrer les infortunes de *Gaëtana* au théâtre de l'Odéon. Les manifestations de MM. les étudiants contre M. Edmond About sont la grande nouvelle de l'instant, la sérieuse, l'unique! Auprès de cet orage, les télégrammes de l'agence Reuter sont dénués d'importance, les discussions des Américains ne nous regardent plus, et tout le latin de S. Exc. le cardinal Antonelli sera de l'hébreu jusqu'à nouvel ordre.

Eh quoi! il existe encore des étudiants! — Vraiment, oui! Des étudiants tapageurs, audacieux, violents, maitres-critiques d'art, de littérature, de vaillance amoureuse et de

dignité politique, ainsi que les dépeignaient les romans de Frédéric Soulié et les physiologies de 1835! — Il y en a, je les ai vus! D'abord, je n'en voulais rien croire. J'ai passé bon nombre d'années dans le quartier latin, cherchant de toute la puissance de mes yeux ces types excessifs, prompts à l'agression et toujours prêts à la défense du faible, un peu hâbleurs, trop cravatés de rouge, trop insoucients de leur chevelure, mais les plus braves fils du monde au demeurant. Je n'ai rencontré que des jeunes gens blêmes et froids, vêtus de noir, et semblables, en tout point, au commun des martyrs. Ceux « de première année » payaient bien un brin leur dette à l'émancipation : ils couraient les bals, s'initiaient bruyamment aux mystères du carambolage et de la bière de Strasbourg; mais la première année passée et la bière cuvée, ils redevenaient des pêcheurs graves, ainsi qu'il sied à des magistrats de l'avenir. J'ai constaté, en outre, l'existence d'une troisième classe d'étudiants, absolument inconnue jusqu'à ce jour : la classe des *gandins*. Inutile d'ajouter que ceux-là sont les *fruits secs* de la corporation. S'occuper de la coupe de son faux-col et de la qualité de l'amidon, à vingt ans! lorsque le sang bout! lorsque le cœur s'éveille! lorsque tous les bourdonnements confus de la vie vous montent aux tempes et au cerveau! C'est le comble de l'inanité, de la bêtise, du vide du cœur et de la tête, — c'est une condamnation sans appel.

Dans ces diverses subdivisions que je viens d'établir, vous n'eussiez jamais soupçonné, n'est-ce pas? ces ferments d'indiscipline et de révolte. Entre cette gravité précoce et ces puerilités de toute la vie, comment trouver la place de la protestation? L'esprit de protestation existe pourtant, et plus profondément ancré qu'il ne le fut jamais dans la conscience des jeunes gens. Cette génération est taciturne, mais elle pense beaucoup, — trop peut-être, et surtout trop tôt. Elle se fait des convictions d'autant plus arrêtées, qu'elle trouve rarement l'occasion de les exprimer. Mais vienne le prétexte, et alors, — on l'a bien vu! — cette taciturnité se change en cataclysme impossible à réfréner. Ne leur demandez plus de mesure, plus de retenue; — c'est l'explosion! Rien à dire! rien à faire! Il faut attendre la fin.

M. Edmond About a retiré sa pièce à la quatrième représentation, — trois jours trop tard; — le calme est rétabli; maintenant on peut causer en paix.

Si les nombreuses explications qui m'ont été données à propos de cette échauffourée sont bien la vérité, la jeunesse des écoles aurait voulu témoigner à l'auteur de *Gaëtana* que l'écrivain libéral de l'*Opinion nationale* n'avait pas le droit de vendre sa plume au *Constitutionnel*, et qu'elle considérerait ce cas comme une apostasie.

Vendre sa plume!

A mon sens, ce sont là des phrases plus sonores que concluantes. D'abord, toutes les plumes sont — payées, — ce qui implique un vendeur et un acheteur. En somme, il fallait

écouter la pièce avant de la siffler, il fallait attendre qu'un article de M. About semblât constater qu'il a changé de drapeau en changeant de journal. Rien de semblable n'apparaît. Le chroniqueur de M. Véron a débuté par un *courrier* qui avait trait à sa lingerie personnelle bien plus qu'à la politique européenne, — et ce n'est pas là motif à si grosses colères.

Et puis, si se fait l'heure, en vérité, de reléguer parmi les vieilles friperies de parti ces accusations d'apostasie pour ce fait tout simple de porter sa prose rue de Valois au lieu de la porter rue Coq-Héron. Depuis que la législation a rendu la signature exigible, chaque écrivain est responsable de son article et nullement des platitudes qui peuvent l'entourer. Je constate même que M. About, rédacteur du *Constitutionnel*, me semble plus utile à la cause libérale que lorsqu'il écrivait dans la feuille de M. Guérault, — à la condition expresse, — cela va de soi, — qu'il persistera dans ses opinions bien connues, ce dont il me paraît impossible de douter. Dans l'*Opinion nationale*, M. About prêchait des convertis; au *Constitutionnel*, il doit y avoir bon nombre de conversions à tenter.

Je regrette donc profondément la manifestation de l'Odéon; je n'en vois pas le but et je n'en vois pas la justice. Que la pièce fût mauvaise, c'est ce que je n'ai pas mission de juger. Théodore de Banville, qui l'a entendue à côté de moi, — l'a-t-il entendue? — vous dira plus loin ses impressions. Ce qu'il importe d'établir, c'est qu'il y a eu la une confusion regrettable, et que — des jeunes gens ont fait une besogne qui revenait de droit à certains sacristains des environs.

Ces réserves faites, j'insère en gothique sur mon agenda cette date mémorable de la résurrection du sifflet, — et puisse l'Odéon en rester le conservatoire, selon l'expression de M. Paul de Saint-Victor!

Pour un enterrement dans la vie, on compte dix nouveaux baptêmes.

Ainsi dans la littérature.

On annonce que M. Théodore Boulé, ancien directeur de l'imprimerie célèbre de la rue Coq-Héron, fondateur de quelques centaines de journaux politiques, littéraires, commerciaux, oléagineux, potagers, diurnes et nocturnes, fait glacer des quintaux de papier pour rentrer prochainement dans la lice. Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse; M. Boulé a tous les côtés volages de la nymphe (mais le galbe est plus sévère, oh! beaucoup plus sévère!), et M. Boulé ne peut se consoler du départ du *Figaro*, qui vient de contracter mariage avec l'imprimerie Kugelmann. Il a cherché à distraire au moins sa douleur. C'est légitime, après tout. On cite une dizaine de noms — et des meilleurs — qui se seraient groupés autour de cette affliction. Le nouveau journal serait dirigé par M. Fiorentino. C'est là une ga-

SONNETS

LA PRIÈRE D'UN PAÏEN.

Ab ! ne ralenties pas tes flammes ;
Réchauffe mon cœur engourdi,
Volupté, torture des âmes !
Diva ! supplicem exaudi !

Déesse dans l'air répandue,
Flamme dans notre souterrain !
Exauce une âme morfondue,
Qui te consacre un chant d'airain.

Volupté, sois toujours ma reïne !
Prends le masque d'une sirène
Faites de chair et de velours,

Ou verse-moi tes sommeils lourds
Dans le vin informe et mystique,
Volupté, fantôme élastique !

LE REBELLE.

Un Ange furieux fond du ciel comme un aigle,
Du mécréant saisit à plein poing les cheveux,
Et dit, le secouant : « Tu connaîtras la règle !
(Car je suis ton bon Ange, entends-tu ?) Je le veux !

Sache qu'il faut aimer, sans faire la grimace,
Le pauvre, le méchant, le tortu, l'hébété,
Afin de pouvoir faire, à Jésus, quand il passe,
Un tapis triomphal avec ta charité.

Tel est l'amour ! Avant que ton cœur ne se blase,
A la gloire de Dieu rallume ton extase ;
C'est la Volupté vraie aux durables appels ! »

Et l'Ange, châtiant autant, ma foi ! qu'il aime,
De ses poings de géant torture l'anathème ;
Mais le damné répond toujours : « Je ne veux pas ! »

RECUEILLEMENT.

Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamais le Soir ; il descend ; le voici :
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile
Ma douleur, donne-moi la main ; viens par ici,

Loin d'eux, Vois se pencher les défuntées Années,
Sur les balcons du ciel, en robes surannées ;
Surgir du fond des eaux le Regret souriant ;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,
Et, comme un long liaceul traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.

LE COUVERCLE.

En quelque lieu qu'il aille, ou sur mer ou sur terre,
Sous un climat de flamme ou sous un soleil blanc,
Serveur de Jésus, courtisan de Cythère,
Mendiant ténébreux ou Crésus rutilant,

Citadin, campagnard, vagabond, sédentaire,
Que son petit cerveau soit actif ou soit lent,
Partout l'homme subit la terreur du mystère,
Et ne regarde en haut qu'avec un œil tremblant.

En haut, le Ciel ! ce mur de caveau qui l'étouffe,
Plafond illuminé pour un opéra bouffe
Où chaque histrion foule un sol ensanglanté ;

Terreur du libertin, espoir du fol ermite ;
Le Ciel ! couvercle noir de la grande marmite
Où bout l'imperceptible et vaste Humanité.

L'AVERTISSEUR.

Tout homme digne de ce nom
A dans le cœur un Serpent jaune,
Installé comme sur un trône,
Qui, s'il dit : « Je veux ! » répond : « Non ! »

Plonge tes yeux dans les yeux fixes
Des Satyresses ou des Nixes,
La Dent dit : « Pense à ton devoir ! »

Fais des enfants, plante des arbres,
Polis des vers, sculpte des marbres,
La Dent dit : « Vivras-tu ce soir ? »

Quoi qu'il ébauche ou qu'il espère,
L'homme ne vit pas un moment
Sans subir l'avertissement
De l'insupportable Vipère.

EPIGRAPHE POUR UN LIVRE CONDAMNÉ.

Lecteur paisible et bucolique,
Sobre et naïf homme de bien,
Jette ce livre saturnien,
Orgiaque et mélancolique.

Si tu n'as fait ta rhétorique
Chez Satan, le rusé doyen,
Jette ! tu n'y comprendrais rien,
Ou tu me croirais hystérique.

Mais si, sans se laisser charmer,
Ton œil sait plonger dans les gouffres,
Lis-moi, pour apprendre à m'aimer ;

Ame curieuse qui souffres
Et va cherchant ton paradis,
Plains-moi !... Sinon, je te maudis !

LE COUCHER DU SOLEIL ROMANTIQUE.

Que le Soleil est beau quand tout frais il se lève,
Comme une explosion nous lançant son bonjour !
— Heureux encor celui qui peut avec amour
Saluer son coucher plus glorieux qu'un rêve !

Je me souviens !... J'ai vu tout, fleur, source, sillon,
Se pâmer sous son œil comme un cœur qui palpite...
— Courons vers l'horizon, il est tard, courons vite,
Pour attraper au moins un oblique rayon !

Mais je poursuis en vain le Dieu qui se retire ;
L'irrésistible Nuit établit son empire,
Noire, humide, funeste et pleine de frissons ;

Une odeur de tombeau dans les ténèbres nage,
Et mon pied peureux froisse, au bord du marécage,
Des crapauds imprévus et de froids limaçons.

CHARLES BAUDELAIRE.

D'ailleurs à quoi bon classer les arts en plus ou moins parfaits ?
Chaque art a ses limites mais tous se complètent l'un par l'autre
pour arriver à constituer ce qu'on appelle l'ART. Là où la sculpture
s'arrête vient la peinture, cette poésie nouvelle et — cette complication
dramatique de la plastique préliminaire ; là où la peinture recule
devant les innombrables déductions de la logique et des passions
arrive la poésie, la littérature, qui certes, écrivent toujours mieux
l'histoire que : *Le Serment du jeu de paume*, de David ; là où la
poésie a défini une idée, une action, commence la musique, cet
idéal impondérable de toutes pensées, de toutes sensations.

Encore un mot :

Que Sylvius lise *la Marseillaise*, puis qu'ensuite il la chante. Il
comprendra alors, j'en suis certain, que la définition de Wilhli ne si-
gnifie absolument rien.

Après avoir trop longtemps peut-être parlé de la musique, par-
lons un peu musique tout simplement. Je dis tout simplement, car
il n'est vraiment pas besoin de fouiller profondément les arcanes
mystérieux de l'art pour analyser le nouvel opéra de M. Alary :
— *La Voix humaine*. Un procès-verbal, bien froid, bien sec et bri-
èvement minuté suffira et au-delà.

Disons donc, en ce qui concerne M. Mélesville :

Le 30 décembre 1861, à neuf heures du soir, dans la salle de
l'Opéra, le sieur Conrad a été atteint et convaincu d'avoir fourré
son gant dans un tuyau du grand orgue de la cathédrale. Ce fait
insignifiant en apparence devait avoir de graves conséquences

puisque Didier, — un musicien, — comptait sur les sublimes ac-
cents de son orgue, par lui perfectionné, pour obtenir du landgrave
de Thuringe la main de sa fille Isaure.

CONSIDÉRANT que l'espérillerie de Conrad n'a manqué son effet
que par l'intervention inattendue du souffleur Hans, qui, entre deux
verres de vin, a trouvé le malencontreux gant et l'a extirpé du
tuyau qui le réçelait ;

CONDAMNONS le perfide Conrad à rester garçon et accor-
dons à messire Didier la main de demoiselle Isaure de Thu-
ringe ;

CONSIDÉRANT que le sieur Mélesville a été le complice de Conrad,
mais que le remords l'a pris et que c'est par sa volonté que le souf-
fleur Hans a découvert le gant dans le numéro dix du grand orgue,

LE TRIBUNAL renvoie le sieur Mélesville des fins de la
plainte, et déclare qu'il sera mis immédiatement en liberté
s'il n'est retenu pour d'autres causes.

En ce qui concerne le sieur Alary :

CONSIDÉRANT qu'il est interdit, par l'article... tant du Code crimi-
nel, de mettre l'argenterie d'autrui dans sa poche ;

CONSIDÉRANT qu'il est également interdit, de par le *Manuel de*
civilité puérile et honnête de mettre les mains dans l'assiette de son
voisin ;

CONSIDÉRANT que Donizetti défunt et que Verdi absent ne peu-
vent ni l'un ni l'autre intervenir pour la défense de leur droit ;

CONSIDÉRANT en outre que le tribunal possède suffisamment
les éléments du corps du délit ;

CONDAMNE le sieur Alary à restituer aux héritiers de Do-
nizetti, ainsi qu'au sieur Verdi, ou à ses ayants droit, toutes
choses à eux dérobées.

LE TRIBUNAL admettant des circonstances atténuantes en raison
d'un beau chœur : — *L'anges à Dieu ! Gloire au Seigneur !* par le-
quel le sieur Alary a prouvé que chez lui l'instinct de rapine
n'était pas invétéré,

Fait remise audit sieur Alary de la prison par lui encou-
rue.

LE TRIBUNAL, comme pour le sieur Mélesville, déclare
que le sieur Alary sera mis immédiatement en liberté s'il n'est
retenu pour d'autres méfaits, — ce qu'il faut bien espérer.

Fait à Paris, le 12 janvier 1862.

Pour le commissaire des pompes funèbres,
chargé par intérim de la juridiction des
théâtres lyriques,

S.-J. DEBILLEMONT.